


LADY  
RAVEN

LES OMBRES DE  
DAMBREVILLE

CHÂTEAU  
D'ÂMES



## Également disponibles

*Réseau Royal*, Camille Versi

*Réseau Royal, tome 2 – Révolution*, Camille Versi

*Réseau Royal, tome 3 – Reconquête*, Camille Versi

*Le Palais d'Éros*, Caro De Robertis

*Sylphide*, Tiphaine Bleuvenn

*La Captive de Dunkelstadt*, Magali Lefebvre

*Le Tableau du Hampshire*, Amira Benbetka Rekal

*Rosebridge Academy*, Amira Benbetka Rekal

*Lady Orgueil et Mister Préjugés*, Bianca Marconero

*La Malédiction de Waterdown*, Maria Levski

**[www.editions-chateaudames.com](http://www.editions-chateaudames.com)**

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2026

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

[info@editions-chateaudames.com](mailto:info@editions-chateaudames.com)

ISBN: 978-2-940787-15-9

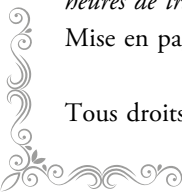
Correction: Vediteam

Couverture (maquette et illustrations): François-Xavier Pavion

*Cette couverture est une création originale utilisant un ensemble de visuels recomposés ou redessinés, provenant exclusivement de banques d'images libres de droits. Certaines de ces images d'origine ont pu être générées par intelligence artificielle à partir du propre catalogue desdites banques d'images ou de contenu tombé dans le domaine public. Il en résulte une œuvre inédite dont nous sommes très fiers, fruit de plusieurs heures de travail.*

Mise en page: SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



# CHAPITRE I



## ISAURE, 1920

Mes pas battaient le pavé au rythme de mon cœur. De l'extérieur, on me voyait certainement comme une jeune femme déterminée, à la démarche assurée, alors qu'en réalité, je ne voulais qu'étouffer le bruit de ma pulsation frénétique.

Angoisse, peur, doute, chagrin.

*«Avance, Isaure. Tu dois avancer, m'avait dit mon père. Tu es capable de tout supporter, tu verras.»*

En songeant à ces paroles, j'eus un léger sourire, empreint de tristesse et de nostalgie. Il me manquait tellement, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait vu en moi un courage qui n'existait pas.

D'après la lettre, on m'attendrait à la gare de Châteauneuf-du-Faou, ce qui signifiait plusieurs heures de trajet, d'arrêts, d'escalles, le tout accompagné d'un brouillard mental qui me tenait en joue.

— Mademoiselle Devreaux?

J'émergeai soudain et me retrouvai face à un homme qui s'avavançait avec hésitation vers moi.

Il avait un visage rondet et un air fringant.

— Euh... oui, balbutiai-je tout en le détaillant.



— Je vous attendais. Permettez-moi de me présenter, dit-il en ôtant son chapeau. Florentin Marchal, mademoiselle! Je travaille pour M. Dalencourt. Il m'a demandé de venir vous chercher et de vous conduire à sa demeure... Je veux dire... votre nouvelle demeure.

Un sourire à la fois jovial et professionnel accompagnait chaque mot prononcé, et le soulagement remplaça rapidement mon étonnement initial.

Il avait à peu près trois fois mon âge, les cheveux poivre et sel, les paupières lourdes, mais l'allure d'un gentilhomme, bien qu'il soit, apparemment, un domestique.

— Je suis ravie de vous connaître, monsieur Marchal.

— Permettez-moi de prendre votre bagage.

Il se baissa pour récupérer ma petite valise, puis me fit signe de le suivre jusqu'à l'automobile. Je n'en avais jamais vu d'aussi près. Dans mon village natal, peu de personnes avaient la possibilité d'en posséder, et je n'en avais aperçu que quelques-unes, en coup de vent.

— C'est une Berliet de type VL, m'informa-t-il. C'est un nouveau modèle. J'ai dû passer pas moins de dix mois à tenter de convaincre notre maître de bien vouloir s'en offrir une, bien que ce ne soit pas le genre de chose qui le fascine. Mais les calèches vont peu à peu disparaître, mademoiselle, le savez-vous? Ce n'est plus qu'une question de temps. Et c'est tellement agréable à conduire.

Il ponctua son discours en m'ouvrant la porte afin de me permettre de m'installer sur la banquette arrière. D'après le peu que m'avait dit mon père sur ce M. Dalencourt, pour lequel il avait travaillé en tant que jardinier pendant une dizaine d'années, je n'ignorais pas qu'il était fortuné. Mais me retrouver soudain engluée dans ce train de vie si différent de ce à quoi j'étais habituée avait de quoi troubler l'esprit.

Florentin dut mettre mon attitude taciturne sur le compte de la fatigue, car il se garda de faire la conversation, se contentant de me jeter de temps à autre un coup d'œil accompagné d'un sourire bienveillant.

Nous nous éloignâmes de Châteauneuf-du-Faou, notre destination étant située un peu plus au nord. Il s'agissait là des seules informations que j'avais pu recueillir auprès de mon père mourant.

*« C'est un endroit étonnant. Tu t'y plairas, m'avait-il dit. Je serais incapable de retrouver le chemin aujourd'hui, à part peut-être la direction à prendre à partir de la gare. Le nord... toujours vers le nord. »*

J'avais eu dans l'idée d'observer avec minutie le chemin parcouru, mais mon attention m'avait lâchement abandonnée au profit de rêves peu reposants. Je dormais mal depuis un certain temps. Cela avait commencé quand la pneumonie de mon père s'était déclarée. L'inquiétude et le besoin de rester près de lui et de le veiller le plus possible avaient empiété sur mon sommeil des semaines durant.

Puis, ce terrible jour était arrivé.

Ce jour où, dès l'aube, j'avais dû faire venir le médecin d'urgence car mon père n'arrivait presque plus à respirer. Le couperet était tombé : « *Il n'y a plus rien à faire*, m'avait-il annoncé sombrement. *Votre père est mourant. La pneumonie a pris de l'ampleur et sa respiration devient laborieuse.* » Dès lors, rien n'avait plus compté que les derniers instants que je pouvais passer avec lui. Je n'avais jamais vraiment pensé à ce que j'allais devenir une fois qu'il serait parti, seule, sans famille et sans argent.

Ce fut lors d'un de ses moments de lucidité, où la toux ne l'accaparait pas, qu'il s'était fait un devoir de veiller à mon avenir. Une simple lettre écrite à un ancien ami dans laquelle il demandait de l'aide. La réponse était arrivée peu avant qu'il ne s'éteigne. *Il pouvait partir soulagé*, avait-il murmuré. Quant à cette lettre, je m'en fichais comme de ma première chemise. J'avais perdu mon père, ma seule famille, mon seul pilier sur terre. À tout juste vingt ans, sans époux, sans dot, sans connaissances, j'aurais été bien avisée de m'inquiéter de mon sort. Il n'en fut rien. Tout ce à quoi je pensais, c'était que je ne le reverrais plus jamais.

La voiture ralentit à l'entrée d'un petit village. C'était la fin de l'après-midi, le soleil commençait sa descente à l'horizon, mais il y avait encore quelques personnes dans les ruelles dallées. Je constatai alors que certains d'entre eux s'arrêtaient brusquement en apercevant l'automobile. Les hommes fronçaient les sourcils en fixant leur regard sur le chauffeur, puis vers la personne assise à l'arrière, fouillant à travers l'opacité de la vitre. « *De la curiosité.* », pensai-je alors, jusqu'à ce que j'aperçoive une femme prendre subitement son petit garçon dans les bras et l'écarter de notre passage. Elle jeta un coup d'œil apeuré dans notre direction avant de courir se réfugier dans une boutique mal éclairée.

Cette sorte de crainte, je la vis dans d'autres regards, d'autres comportements. Je n'étais pas assez dupe ni assez fatiguée pour penser que leur peur n'était dirigée qu'envers l'automobile. Je savais que beaucoup se

montraient encore frileux face à ce nouveau moyen de transport, mais là n'était pas la question. Je croisai le regard de Florentin dans le rétroviseur et il me sourit à nouveau.

— C'est un petit village, ici, mademoiselle, m'expliqua-t-il. Les gens ne sont pas habitués aux nouveaux venus, mais je suis sûr que vous vous y ferez.

— Sommes-nous loin du domaine ? demandai-je en le voyant prendre une autre route forestière.

— Non, c'est au bout du chemin. Nous allons bientôt voir le portail... Le voilà !

Je me penchai légèrement en avant et découvris l'entrée du domaine de Dambreville. Le portail était imposant, en fer noir, couronné de piques ; à première vue, c'était tout sauf engageant.

Je ne connaissais pas l'histoire de cette propriété, seulement le peu que mon père m'en avait dit ; un maître de domaine engagé et studieux, avec une épouse douce et agréable qui aimait passer son temps dans ses jardins, et des domestiques respectueux.

Cet homme se nommait Charles Dalencourt, et c'était à lui que mon père avait fait la requête de prendre soin de sa fille.

Néanmoins, cela devait faire un moment qu'ils n'avaient pas correspondu car, dans la lettre de réponse que nous avions reçue peu après, ce n'était pas M. Dalencourt Père qui acceptait de devenir mon protecteur, mais son fils : Lucien Dalencourt. Il promettait à mon père d'honorer cette ancienne amitié et assurait qu'il prendrait soin de moi. Et j'en étais là, passant le portail d'un monde inconnu, le cœur serré tant de chagrin que d'appréhension, sans savoir ce qui allait m'arriver ni qui j'allais rencontrer dans cette nouvelle vie.

L'apparition soudaine de la résidence ne fit que me conforter dans mon vacillement. C'était un manoir gigantesque d'une couleur écrue, cerné de tourelles et de petits balcons. Le tout entouré par un immense parc, comprenant un espace dégagé, des jardins et une forêt. Je ne parvenais à voir rien d'autre depuis mon poste d'observation, mais ce fut assez pour raviver le doute qui me tenaillait depuis que j'avais pris ce train.

Étais-je vraiment faite pour une telle vie ?

Florentin m'aida à descendre de la voiture. Devant la grande porte d'entrée, je découvris trois femmes et un homme. Ils avaient tous l'air d'avoir quelques années de plus que moi, sauf la femme positionnée devant la petite troupe qui semblait bien plus âgée. A priori, ils m'attendaient, car à l'instant où je m'avançai vers eux, la première vint à ma rencontre.

— C'est une vraie joie de vous accueillir parmi nous, ma chère. J'espère que vous avez fait bon voyage.

— Oui, tout s'est bien passé, merci.

Je n'eus pas à me forcer pour lui rendre son sourire, le sien étant communicatif, et sa gentillesse visiblement sincère. Elle portait un uniforme sombre, différent de ceux des deux autres femmes, ce qui dénotait certainement son statut hiérarchique. Des cheveux gris sombre, attachés sur la nuque, elle se montrait soignée et sa posture était irréprochable.

— N'avez-vous que ce bagage ? demanda-t-elle, surprise, en voyant Florentin arriver avec ma seule valise.

Ce dernier lui fit les gros yeux – sans doute avait-il souhaité être plus discret – et la femme se racla la gorge.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas paraître indélicate... dit-elle sans se démonter toutefois.

Je compris qu'elle avait beau démontrer de la gentillesse, il y avait de la rigidité en elle, et une assurance certaine. Je secouai doucement la tête, voyant où elle voulait en venir.

— Je ne suis pas offensée. Je n'ai certes pas beaucoup de possessions, mais je n'en éprouve pas de honte. J'ai toujours vécu ainsi. À vrai dire... ajoutai-je en laissant mon regard dévier vers la demeure qui me surplombait de sa magnificence, je n'ai rien connu d'autre comme style de vie.

— J'espère que vous vous habituerez à Dambreville, mademoiselle, déclara alors Florentin.

— Et puis nous sommes là pour vous aider, en cas de besoin, renchérit la femme. Laissez-moi vous présenter le personnel. Je suis Éléonore Haume, l'intendante de cette maison, et derrière moi, ce sont nos femmes de ménage : Catalina et Eulalie. Ainsi que le valet de pied : Aurélien Marchal, le neveu de Florentin.

Les deux jeunes filles – je me demandai même si elles n'étaient pas plus jeunes que moi finalement – hochèrent la tête en signe de respect. Aurélien semblait quant à lui avoir un tempérament plus avenant.

## LADY RAVEN

— Bienvenue, mademoiselle! Nous sommes tous ravis de vous recevoir.

— Merci, répondis-je en tentant de déceler une ressemblance entre lui et Florentin, cependant le lien de parenté n'était pas frappant.

— Arrête de faire le joli cœur, le rabroua Florentin, et monte la valise de mademoiselle à l'étage.

— Mais vous devez être épuisée, reprit alors Éléonore, m'évitant de trop réfléchir. Je vais vous montrer votre chambre. Ce soir, je vous propose de prendre votre dîner dans vos appartements, afin que vous puissiez vous reposer, et demain, si vous êtes d'accord, je vous ferai faire le tour du propriétaire.

J'acquiesçai à tout ce qu'elle disait, en lui emboîtant le pas. Je me laissai guider à travers un hall de marbre beige aux veines marron, le long d'un large escalier tapissé de rouge et parmi des couloirs somptueux.

Pour l'heure, je n'avais pas la force de m'émerveiller, ni même de questionner Éléonore sur quoi que ce soit. Elle m'avait promis un bon repas et du repos, et c'était tout ce que je souhaitais. Je ne m'étais même pas demandé pourquoi le maître de maison ne m'avait pas fait l'honneur de m'accueillir.



# CHAPITRE 2



## SIENNA, 2021

— La machine nous a lâchés, on n'a plus de café.

Ce furent les premiers mots que j'entendis ce matin-là en arrivant au travail. Premiers mots de la journée. Premiers mots à transpercer la bulle de sommeil qui m'accompagnait toujours depuis que le réveil m'avait arrachée à la chaleur de mon lit.

Ce fut violent.

Je m'aperçus soudain que je m'étais figée sur place en avisant le regard à la fois désolé et paniqué de mon collègue, Thomas. Du haut de son mètre quatre-vingt-six, il fronçait les sourcils si fort qu'ils s'étaient presque rejoints au centre de son front. Cela lui conférait l'allure d'un bourreau annonçant à sa victime que son heure était venue. Ou peut-être était-ce l'interprétation que j'en faisais.

— Ah, parvins-je à marmonner au bout de cinquante-huit secondes. Alors, attends!

Je fis aussitôt demi-tour en quatrième vitesse, sortis des bureaux et dévalai le somptueux escalier molletonné de tapis rouge qui reliait le rez-de-chaussée aux étages du musée DeMalraux, mon lieu de travail. Il me sembla que Claire, une de mes collègues, essayait d'engager la conversation



en passant, mais je ne percevais plus que le son des grains de café moulus de l'autre côté du trottoir, à l'abri dans un salon de thé qui – grâce au ciel – n'était qu'à deux pas. J'en commandai cinq, de toutes sortes ; corsé, au lait, latte, sucré, non sucré, puis je repris le chemin de mon travail, l'esprit plus apaisé.

La brume de confusion qui avait remplacé celle du sommeil éclata à son tour, et le monde me parut reprendre des couleurs. Je souris à Claire, cette fois, qui était toujours à son poste de réceptionniste, et lui offris un gobelet.

— Tu m'as parlé tout à l'heure ?

Elle cligna des yeux, un peu surprise, avant d'acquiescer.

— Oui, je t'ai demandé ce qui n'allait pas. Tu es partie en courant d'ici si soudainement, j'ai cru qu'il était arrivé quelque chose de grave.

— Tu ne crois pas si bien dire, la machine à café en haut s'est suicidée. J'ai dû prendre les choses en main. Au fait, je t'ai donné le très sucré, ajoutai-je en la voyant grimacer légèrement.

— Moui, ça ira, merci, Sienna. Pourquoi tu en as pris autant ?

— Pour toi, pour Thomas et moi.

— Il y en a cinq.

— Oui, je viens de te le dire : un pour toi, un pour Thomas, trois pour moi.

Elle lâcha un rire et se remit au travail tandis que je remontais les escaliers, finissant de vider le gobelet contenant le café corsé. C'était le deuxième de la journée, je pouvais enfin me sentir un minimum utile.

L'étage du musée dans lequel je travaillais était à l'image de toutes les salles préconçues pour les visiteurs ; lustré, agrémenté de nombreuses œuvres d'art qui avaient fait leur temps au niveau inférieur, et sentant la cire. En tant que conservatrice, mon travail pouvait revêtir un tas d'aspects, certains plus passionnants que d'autres. C'était toutefois moi qui décidais quels ouvrages figureraient dans les zones d'accueil au public et lesquels seraient entreposés dans une réserve spécifique.

Mon bureau avait également eu droit à quelques ajouts et répandait aujourd'hui cette merveilleuse odeur de vieux papier, de feu de cheminée et – beaucoup, je l'admets – de café. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'il était si souvent envahi par mon incorrigible collègue technicien

muséographe qui s'octroyait plus de pauses que nécessaire, sous prétexte que j'avais un canapé-banquette dans mon bureau, la climatisation, et, fut un temps, une machine à expressos qui marchait.

— Tiens, lui dis-je en lui offrant le café latte, alors qu'il avait déjà démonté la moitié de la machine. Je pense qu'elle est foutue, j'en rachèterai une autre.

— Demande plutôt au patron, c'est ton lieu de travail ici. Ce n'est pas à toi de payer.

J'écartai son propos d'un geste de la main, comme pour éloigner un insecte.

— Tu le connais ! Le temps de lui faire part d'une réclamation, de lui fournir cinquante pièces à conviction, les déductions du délit et la raison pour laquelle cet élément est primordial dans ma vie, j'aurais le temps d'en fabriquer une moi-même.

Je me laissai tomber dans mon fauteuil de bureau, avec un soupir.

— Toujours autant dans l'excès, m'accusa-t-il en s'installant sur le canapé au centre de la pièce, accompagné d'une table basse en bois d'acacia, là où je rencontrais les acquéreurs, propriétaires de patrimoine, mécènes et autres passionnés de culture.

— Et toi, toujours à ton aise, à ce que je vois. Retourne dans ton bureau, Thomas.

— Dans une seconde. Merci pour le café, Sienna, mais je te signale que je le prends noir.

Un bip caractéristique de la part de mon téléphone m'empêcha de chercher une réponse à lui offrir.

J'attrapai mon portable pour lire le message que je venais de recevoir et m'enfonçai encore plus dans mon fauteuil.

— Tu sais ce qui indique dès le lundi matin que tu vas passer une foutue semaine ?

— En dehors du manque de café ?

— Ajouté à ça, on va dire...

— Une crise hémorroïdaire ?

— Pire. Un message de ma mère qui me convoque chez elle ce soir pour dîner.

Je l'entendis rire dans son gobelet, puis je croisai son regard à travers ses lunettes rondes. Thomas avait toujours un air d'intello, alliant le col de chemise délicatement sorti pour reposer au-dessus du pull, le pantalon

côtelé, en général d'une couleur qui n'allait jamais avec celle dudit pull et les mêmes bottines marron.

— Qu'est-ce qu'elle te veut, cette fois, à ton avis?

— J'ai encore l'esprit un peu émoussé, mais je pensais peut-être à une greffe de rein. Je ne vois rien d'autre.

Je lançai un nouveau coup d'œil fuyant vers le message en me demandant si j'arriverais à trouver une excuse en béton pour échapper à cette corvée. Mais connaissant ma mère, à moins de perdre l'usage de mes jambes, je n'aurais aucun moyen d'y couper.

Avec un vague espoir, je tentai tout de même le coup :

*« Salut. Ça va être compliqué ce soir, maman. J'ai une invasion de criquets dans mon salon, je vais sûrement passer la soirée à les éliminer. »*

La réponse ne se fit pas attendre.

*« Quel dommage! Dans ce cas, je te propose de dormir à la maison? Je serais plus rassurée que de te laisser dans ce taudis rempli d'insectes. »*

*« OK pour le dîner. J'apporte à boire. »*

— Je déteste ma vie, marmonnai-je.

— Sinon, reprit mon collègue d'une voix neutre, si je suis venu te voir, c'était pour te parler des potentiels stagiaires que j'ai reçus hier après-midi. Il y a des cas intéressants qui pourraient déboucher sur un poste à long terme...

— Hmm, hmm.

— En fait, je n'avais jamais reçu autant de candidatures, c'est positif. On recommence à s'intéresser un peu plus à notre métier.

— Hmm, hmm, continuai-je patiemment, comprenant que Thomas cherchait à me parler de quelque chose en particulier qui tardait à venir.

— Enfin bref, tout ça pour dire que j'ai retenu trois profils intéressants, mais il y en a un... disons... qui m'intrigue, tu vois?

— Oui, je vois. Mais encore?

— Eh bien, j'aimerais avoir ton avis sur la question.

Je lui lançai un bref regard étonné.

## LES OMBRES DE DAMBREVILLE

— Tu n’as jamais eu besoin de moi pour te faire une idée des bons candidats. De plus, ils seront sous tes ordres, je ne vois pas ce que je viens faire là-dedans.

— Je sais, ce n’est pas ça, c’est que... en fait, cette jeune fille a un CV en béton. Elle a une licence en histoire de l’art, a étudié la muséologie, s’est spécialisée dans l’art de la restauration aux côtés du célèbre Arthur Floyd, en Suisse, avec qui elle a travaillé pendant deux ans.

— Arthur Floyd, vraiment? demandai-je, soudain intéressée.

— Oui, vraiment.

— Tu as vérifié?

— Elle a une lettre de recommandation. C’est bien sa signature et son tampon. Impossible à imiter.

Je commençai alors à être tout aussi intriguée. Arthur Floyd était connu dans le milieu comme un restaurateur au doigté parfait, capable de manier et de rétablir les matériaux usés afin de les préserver assez pour qu’ils aient encore un rôle à jouer dans l’Histoire. Il aurait sauvé plusieurs tableaux phares susceptibles de tomber dans l’oubli, selon certaines sources.

— D’accord, donc si cette personne a un tel dossier, tu peux me dire pourquoi elle postule ici? On n’a qu’un simple poste de stagiaire à proposer. Elle pourrait très probablement trouver une place de choix au Louvre et ce, avec les honneurs, d’après ce que tu me dis.

— Je lui ai posé la question et voilà... c’est ça le truc. Elle m’a dit qu’elle souhaitait travailler avec toi.

À cet instant, je n’aurais pas pu être plus surprise que s’il m’avait annoncé vouloir adopter un hippopotame.

— Comment ça, travailler avec moi?

Thomas haussa les épaules.

— Elle m’a simplement dit qu’elle avait lu tous tes articles, que tu avais une approche de l’art qu’elle admirait beaucoup et qu’elle voulait apprendre avec toi. Ne me fixe pas! Moi aussi, ça me dépasse.

Je restai un moment silencieuse, le temps d’assimiler les informations, mais surtout pour réfléchir à ce qui pouvait réellement motiver cette personne. J’avais beau apprécier les compliments comme tout le monde, je n’allais pas jusqu’à y croire juste pour flatter mon ego.

— Je veux la rencontrer.

# CHAPITRE 3



## SIENNA

Ma mère habitait dans un de ces immeubles parisiens haussmanniens qui, certes, gardaient leur cachet historique, mais qui, selon moi, ne valaient pas leur prix faramineux. Je savais que ma grand-mère avait hérité d'une petite fortune et qu'elle en avait offert une partie à ma mère. Celle-ci la dilapidait en matériel de toute sorte.

Outre le fait que ce n'était jamais un plaisir de venir voir ma génitrice, c'était tout aussi déplaisant de devoir tourner des heures pour trouver une place dans ce fichu quartier. Sa voix envahit ma tête à ce moment-là, comme si elle avait été à mes côtés : *« Et pourquoi tu te traînes toujours ta voiture ? Tu ne sais donc pas que l'un des privilèges de vivre à Paris, c'est justement qu'on n'a pas besoin de voiture pour se déplacer ? »*

— La ferme, maman, grommelai-je, en décidant de me garer dans un parking qui me coûterait une semaine de salaire.

Je fus accueillie par « Armani », le nouveau mari de ma mère. En réalité, il se prénomrait Louis, mais, comme j'avais pu le remarquer, il nourrissait un sérieux penchant pour la marque Emporio Armani, de sorte que sa garde-robe n'était constituée que de ça. Ma mère trouvait cette lubie



follement amusante, moi j'en étais venue à apprécier davantage les pulls kaki bon marché de Thomas, juste parce qu'à mes yeux, ils définissaient une personnalité.

— Ravi de te revoir, Sienna, sois la bienvenue, déclara Louis, en me débarrassant de mon manteau.

Il avait au moins le mérite d'être adorable, ce qui rendait ces malheureux dîners plus vivables.

Malgré son entrée dans la cinquantaine, Louis était toujours bel homme, comme tous les ex-époux de ma mère. Quelques mèches grises éparses lui conféraient un air à la George Clooney.

— Merci beaucoup. Tiens, j'ai apporté une bouteille.

Son sourire s'élargit en voyant que j'avais préféré prendre une bouteille de gin plutôt que du vin.

— J'imagine que tu veux un verre tout de suite avant que les hostilités commencent.

— Je savais que tu me comprendrais, répondis-je en me composant un air désespéré.

Il laissa échapper un gloussement.

— Va t'installer, je t'apporte ça tout de suite. Un gin-tonic avec une rondelle de citron vert ?

J'acquiesçai en souriant et me dirigeai vers le salon à la décoration design de ma mère. Tout avait l'air si propre et si guindé que je craignais toujours de salir la moindre surface rien qu'en respirant. Je passai trois fois les mains sur l'arrière de mon pantalon pour enlever toute forme de poussière et m'installai dans son sofa italien en cuir marron, le cœur battant à tout rompre.

— Ah, te voilà, ma chérie ! s'exclama ma mère, Félicia, en débouchant de la porte du couloir en face de moi.

Vêtue d'une tunique rouge vif et d'escarpins vernis, je me demandai brièvement si elle n'avait pas décidé après tout de me faire faux bond à la dernière minute pour se rendre à un gala de charité quelconque.

— Bonjour maman, soufflai-je en me relevant.

Elle m'étreignit, m'enveloppant de son parfum, et je fis l'effort de relever les bras pour tenter de répondre à cette embrassade fortement théâtralisée. Lorsqu'elle se dégagea, elle me prit le visage entre ses deux mains et m'inspecta. Je sus que le moment des cajoleries était fini.

— Tu as une petite mine, c'est à cause de ce travail, ma chérie? Tu en fais toujours trop.

— Je sais, mais j'aime ça, maman. Je te l'ai déjà dit.

Elle émit un claquement de langue, tout en continuant à analyser chaque centimètre de mon visage. Je l'imitai de mon côté, me demandant toujours comment elle faisait pour avoir une peau aussi lisse à cinquante-cinq ans.

Ma mère avait toujours été une femme magnifique, de celles qui font tourner les têtes. De grands yeux ambrés, presque dorés. Au soleil, c'était quasi hypnotisant, je m'étais souvent demandé si cette couleur pouvait réellement être naturelle ou si elle mettait des lentilles pour tromper son monde. Jusqu'à ce qu'un jour, l'année de mes quinze ans, on me fasse la même réflexion. Avec l'âge, mes yeux avaient peu à peu pris la même teinte que les siens. Encore une interrogation qui m'accompagna pendant des années : les iris pouvaient-ils s'éclaircir avec l'âge? Ou avais-je été si concentrée sur le fait de ne jamais ressembler à ma mère que je n'avais pas remarqué que nos visages étaient presque une copie conforme?! Ses cheveux, naturellement sombres, revêtaient une teinte aux reflets bleutés, et elle les portait en carré, ce qui m'encourageait à porter les miens longs et bouclés.

— Tiens, Sienna, ton gin.

Louis nous interrompit et me tendit un cocktail dans lequel je plongeai comme un prédateur sur sa proie.

Quelque part, derrière moi, la voix moralisatrice de ma mère supposait quelque chose sur ma consommation d'alcool. Je l'écoutai à moitié et vidai mon verre presque d'une traite.

— Alors que me vaut cette charmante invitation si soudaine? demandai-je une fois à table, tandis que mon beau-père nous servait du gratin de légumes, cuisiné par les bons soins de ma mère. Le seul plat qu'elle ait jamais réussi à maîtriser en toute une vie.

Elle s'était installée en bout de table, son verre de rouge à la main, et me toisait de ses yeux pétillants de malice. Je me crispai légèrement, comme à chaque fois que j'étais en sa présence. Je trouvais toujours impressionnante la façon dont son aura pouvait éclipser toutes celles qui l'entouraient.

— Eh bien... nous voulions t'annoncer une très bonne nouvelle, ma chérie.



«*Allons bon...* », pensai-je en plongeant ma fourchette dans le gratin. Les bonnes nouvelles de ma mère étaient essentiellement basées sur ses divorces, mariages ou déménagements.

— Je t'écoute?

— Nous déménageons.

— Oh! Quelle surprise! m'exclamai-je, la bouche pleine, pour ne pas louper le moment où je pourrais jouer la stupéfaction de la meilleure façon possible. Je pris ensuite le temps de mâcher, avant de la questionner:

— Et où allez-vous emménager?

Je me tournai délibérément vers Louis, avec qui je préférais discuter.

— Ta mère a trouvé une très belle maison de maître en Charente-Maritime, je suis sûr que tu l'adorerais. Elle est très ancienne.

Je souris, me faisant la réflexion qu'en l'état, il avait raison. La maison me plairait très certainement. J'avais toujours aimé les maisons de maître. Cependant, connaissant les goûts de ma mère, je savais d'avance qu'elle ferait assez de travaux pour transformer une maison rescapée d'un passé glorieux en une maison contemporaine dernier cri.

— C'est fabuleux, je suis ravie pour vous, annonçai-je en calculant mentalement les heures de route qui me sépareraient de ma mère dorénavant. Ce sera plus difficile pour nous de nous voir, mais le plus important pour moi, c'est ton bonheur, maman.

Elle m'offrit un sourire sarcastique, ne se laissant pas duper par mes paroles.

— Je suis certaine que je vais te manquer, pas vrai? argumenta-t-elle, ironiquement.

— Je n'en dormirai pas de la nuit, je pense, mais je te le répète, maman: ton bonheur avant tout.

— Et comment ça se passe avec ce «magazine» pour lequel tu écris?

Elle avait réussi à mettre un tel mépris dans le mot «magazine» que je me demandai si ce dernier lui avait personnellement porté préjudice un jour.

— Ça se passe bien, merci.

— C'est un truc sur l'art ou quelque chose du genre, c'est ça?

— Ouiiii! m'exclamai-je à nouveau, en lui offrant un grand sourire. Je suis ravie que tu te souviennes de ces petits détails. C'est un magazine d'histoire de l'art. Ce qui tombe bien étant donné que c'est mon domaine d'expertise.

Elle parvint alors à lâcher un gloussement, tout en mâchant, ce qui pour moi était un exploit.

— Je me demande qui peut lire ce genre de choses.

— Des gens qui aiment l'histoire et l'art, je suppose.

— Tu écris sur les œuvres que tu exposes au musée? s'immisça soudain Louis pour tenter de détendre l'atmosphère.

Il avait ce don particulier de voir de l'espoir là où il n'y en avait pas. C'était, parmi tous les hommes que ma mère avait épousés, celui que je préférais. Calme, curieux, respectueux et droit. J'en venais même à me demander comment il arrivait à vivre avec ma mère sans tenter de se suicider.

— Oui, j'écris des articles sur les œuvres qui, selon moi, méritent un plus large public. La presse est la meilleure façon de faire parler d'elles.

— Et ils ne te rémunèrent toujours pas? s'enquit ma mère, d'une voix froide. Je sais que tu as une flopée de qualités, mais je ne savais pas que tu faisais aussi du bénévolat.

Sentant la moutarde me monter au nez, je pris sur moi et plongeai à nouveau dans mon verre de gin que Louis m'avait fait le plaisir de remplir une deuxième fois.

— Je te l'ai déjà dit, maman, mon métier, ce n'est pas seulement travailler dans le musée, mais aussi faire connaître les œuvres qu'on conserve. Écrire pour ce magazine, c'est une partie de mon travail. Je ne suis pas pigiste ni journaliste, je n'ai ni formation ni expérience, je me vois mal leur demander une rémunération. Ils publient ce que j'écris, ça me va.

— Ça te va de te donner autant de mal pour ces ingrats?

— Si ça peut aider à raviver l'intérêt des gens pour l'art, alors ça vaudra le mal que je me donne, en effet.

— Très bien, si tu le dis. Mais je continue d'affirmer que tu devrais négocier un pécule, ne serait-ce que pour t'affirmer. Ils t'exploitent, sous prétexte qu'ils te rendent service.

— Je devrais aussi négocier pour que tu arrêtes de cuisiner ce gratin de légumes, mais je pense que ce sera peine perdue.

— Tu adorais ça quand tu étais petite, et je ne voudrais pas t'entendre dire un jour que ta mère ne cuisine jamais pour toi.

— J'adorais aussi faire du toboggan au parc quand j'étais petite, mais tu remarqueras que ça fait un bail que je ne t'ai pas demandé de m'y emmener.

— À propos de bail... fit Louis, se glissant à nouveau dans la conversation fort ingénieusement. Il se termine à la fin de ce mois. On a commencé les cartons. Et ta grand-mère sera là pour le déménagement.

— Oh, ça alors, ma grand-mère?

Je ne résistai pas au spectacle qui ne manqua pas de se présenter à moi à cet instant – le visage de Félicia qui se crispe malgré elle. Car qu'est-ce qui pouvait être pire qu'une mère toxique, toujours dans le contrôle et le jugement, manipulatrice à ses heures? Eh bien, sa propre mère. Celle qui l'avait élevée et fait d'elle ce qu'elle était. Donc, a fortiori, deux fois pire. Le fils du diable ne craint que son père, non?

Je pris une profonde inspiration, ainsi qu'une énième gorgée de gin. Ma tête commençait à peser sur mes épaules.

— Et pour quel jour est prévu le déménagement exactement, que je m'assure d'être occupée ailleurs?

— Samedi en quinze, ma chérie, me répondit ma mère, en me réservant du gratin.

— Ah, c'est dommage, c'est l'anniversaire d'un de mes collègues. Et ne pas y aller pourrait sérieusement nuire à ma carrière.

Le sourire de ma mère se fit plus carnassier. La légère contrariété vue dans son regard quelques secondes plus tôt avait complètement disparu.

— Oh, ne t'en fais pas! Je savais que je ne pourrais pas compter sur toi. Mais je te rassure, les deux fils de Louis viendront nous aider. Ils sont adorables. Et de solides gaillards.

— Solides physiquement ou mentalement? demandai-je en jetant un coup d'œil plein de sollicitude à mon beau-père.

— Les deux, j'espère, répondit-il avec un sourire calme.

Comment faisait-il?

— Assure-toi qu'ils le soient. J'en connais qui ont quitté le pays après seulement quelques heures en compagnie de ma mère et de ma grand-mère.

— Donc... dit alors Félicia pour reprendre le contrôle de la conversation. Je t'ai fait venir, car parmi toutes ces choses qu'on entasse depuis des siècles dans la pièce du fond, je voudrais que tu regardes si tu peux en récupérer. Tu sais, ces antiquités hideuses? Il y en a certainement qui serviront pour ta brocante, non?

Ma mère adorait comparer les conservateurs à des brocanteurs. Pour elle, tous ceux qui aimaient s'entourer de vieilleries se valaient et méritaient autant son attention que les vieilles toiles d'araignée qui encombraient la

pièce sombre dans laquelle elle entassait les œuvres dont on avait hérité. Ce qu'elle ignorait toutefois, c'était que j'y avais fait le tri depuis belle lurette et avais récupéré tout ce qui n'était pas digne d'être sous la – très mauvaise – protection de Félicia.

— Je vais aller regarder tout de suite, dis-je néanmoins au cas où quelque chose m'aurait échappé.

— Finis au moins ton assiette.

Je me levai de table, mon verre de gin à la main et le lui désignai avec un sourire.

— Je vais finir mon verre, c'est un bon compromis, non ?

La pièce tout au fond du couloir savamment décoré de meubles scandinaves et de vases vides était rarement ouverte. La femme de ménage n'y entrait jamais. Ma mère l'interdisait de peur qu'il y ait des vols. Cela me faisait doucement sourire. Vu qu'elle ne savait absolument pas ce qu'elle gardait chez elle, elle aurait été bien en peine de signaler la perte d'un tableau dont elle ignorait l'existence.

Pour ma part, c'était le lieu que je préférais depuis toujours. Malgré les très nombreux déménagements, il y avait toujours eu une pièce dédiée à l'entassement du patrimoine. Ma mère avait eu pour habitude de râler chaque fois qu'il avait fallu redéplacer tous ses objets d'un point A à un point B. Mais elle avait arrêté le jour où je lui avais fait remarquer qu'elle pourrait tout aussi bien poser ses valises quelque part une bonne fois pour toutes, afin d'éviter cette corvée. Certaines personnes avaient une fâcheuse tendance à se compliquer la vie et aimaient râler contre ce que cela entraînait alors que tout venait d'eux.

En ouvrant la porte, je me préparai mentalement à l'odeur de renfermé que j'allais me prendre en pleine figure. Cependant, j'y avais été tellement habituée depuis ma jeunesse qu'à mes yeux, ce n'était plus une odeur déplaisante, mais un souvenir de mon enfance qui faisait rejaillir un tas de sensations étranges. Pas désagréables en soi, mais étranges.

Comme je m'y attendais, je découvris un vrai capharnaüm. Les tableaux étaient empilés les uns sur les autres sans la moindre protection. La pièce était chauffée comme tout le reste de la demeure, ce qui s'avérait mauvais pour la plupart des œuvres. Avant même de faire mes études pour devenir conservatrice, j'avais appris d'instinct certains gestes qui permettaient de

## LADY RAVEN

préserver les antiquités. Aussi, plus jeune, je passais un temps infini à déposer les tableaux à la verticale, les recouvrant de tout ce que je pouvais trouver. Désormais, j'utilisais du papier de soie, mais à l'époque je devais faire avec les moyens du bord. Toutefois, en passant un regard rapide dans la pièce, je sus qu'elle était restée telle que je l'avais laissée la dernière fois que j'étais venue faire un inventaire. J'avais pu récupérer – sauver – tout ce qui avait de la valeur et laissé les faux : la décoration dénichée dans les grandes surfaces et que ma mère arrivait à confondre avec l'ancien.

Tout ce qu'il y avait là ne devait pas valoir plus de cent euros, d'occasion. Plutôt que de s'embêter à tout déplacer de nouveau, j'aurais aussi bien pu dire à ma mère qu'elle pouvait se débarrasser de tout ce bric-à-brac, mais je préférais lui laisser penser qu'elle avait un trésor enfoui dans une pièce de sa maison. Nous n'avions jamais été douées pour la communication, je n'allais pas changer les bonnes habitudes.

# CHAPITRE 4



## SIENNA

Le lendemain, je m'apprêtais à recevoir la nouvelle stagiaire, son CV devant les yeux. Remarquable en soi, mais un CV n'était jamais vraiment parlant à mon sens. La rencontre et quelques informations glanées ici et là me seraient plus utiles.

En attendant, j'avais donc tapé son nom dans la barre de recherche Internet: Yuna Aslanov.

On m'avait parfois interpellée pour savoir de quelle origine je tenais mon nom, Sienna Medel, souvent pendant des entretiens d'embauche ou lors d'une transaction. Je n'avais rien contre la curiosité des gens, mais cela avait fini par m'agacer. Car chaque fois que je disais que j'avais des origines espagnoles, on finissait inexorablement par me demander si cela me venait de ma mère ou de mon père. J'avais appris à mes dépens que répondre «De mon père que je n'ai jamais connu» mettait mal à l'aise mes interlocuteurs. À la suite de quoi, je me sentais toujours obligée d'expliquer que je ne l'avais jamais connu, car ma mère n'avait jamais pris la peine de lui apprendre mon existence. Ils s'étaient mariés jeunes, sur un coup de tête, et elle avait demandé le divorce tout aussi vite. J'avais tout de même gardé le nom de mon géniteur, le divorce ayant mis du temps à



être prononcé. Comme quoi, une simple question d'apparence banale au sujet d'un prénom pouvait facilement dévier vers un malaise intersidéral.

Aussi, j'avais appris à garder ce genre de questions pour moi. Ceci dit, dans ce cas de figure, je n'avais pas besoin de faire des recherches pour savoir que le nom de famille Aslanov était d'origine russe. Ce qui pouvait expliquer son intérêt pour mes articles et mes recherches.

Lorsque l'horloge de l'époque victorienne accrochée au mur en face de moi annonça 10 heures, je fus surprise d'entendre frapper à ma porte. Il était rare qu'on soit à ce point ponctuel.

— Entrez, annonçai-je en me levant de ma chaise pour l'accueillir.

Yuna pénétra dans mon bureau avec un petit air gêné et, constatai-je, légèrement impressionné.

Elle me sourit et vint vers moi en me tendant la main.

— Je vous remercie de me recevoir, madame Medel.

— C'est mademoiselle, la repris-je gentiment, en ajoutant un sourire chaleureux afin de la mettre à l'aise.

— Oh, excusez-moi, fit-elle en ouvrant grand les yeux comme si elle venait de commettre une bétise.

— Il n'y a pas de mal. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous voulez un café ?

— Avec plaisir, oui, merci, répondit-elle, mais du coin de l'œil, je la voyais observer tout autour d'elle les œuvres que j'avais emmagasinées dans mon bureau.

Tout en attendant que les cafés coulent, je l'analysai dans mon coin. Elle s'attardait sur certaines pièces, moins sur d'autres, et je dus admettre avec surprise que celles qui semblaient retenir le plus son attention avaient parfois fait l'objet d'un de mes articles. Ce qui corroborait ses dires. Son CV indiquait qu'elle avait vingt-huit ans, mais elle faisait plus jeune. Sans doute à cause de sa silhouette menue et de son grain de peau ambré et lisse. Quant à la couleur de ses cheveux, elle était assez atypique. De loin, je les aurais aisément qualifiés de blond clair, voire platine, mais de près, ils avaient l'air presque blancs. D'un blanc neige. Je songai que la luminosité de la pièce devait leur donner cet effet.

Lorsque le silence se fit trop pesant, Yuna sembla émerger et me chercha du regard.

— Pardonnez-moi, j'étais ailleurs, c'est que... vous avez tellement de belles choses ici. Je pensais que tout devait être placé dans les réserves du musée.

— En effet, mais j'ai comme qui dirait un passe-droit en ce qui concerne celles-ci. Ce sont les miennes. Ou plutôt, elles ont appartenu à ma famille. Je ne les ai pas « officiellement » cédées au musée, donc en l'occurrence, j'ai encore le droit d'en faire ce que je veux. C'est un sujet de discorde récurrent entre mon chef et moi. D'après lui, ce ne sont pas des façons de faire : laisser tout ça là, en suspens, ni exposé ni préservé... Nous avons des points de vue différents sur la question.

— Vous n'aimez pas l'idée que tout ceci repose dans une sorte de cave aseptisée, drapé et caché au monde, tout ça parce qu'il faut les préserver de la lumière et de l'humidité ?

Je lui souris et lui tendis son café.

— C'est tout à fait ça, et c'est très bien formulé, mademoiselle Aslanov.

— Pardonnez-moi, j'ai peut-être parlé un peu trop franchement.

— Ne vous excusez pas, je préfère que vous soyez vous-même plutôt que vous jouiez un rôle lors de cet entretien pour vous révéler différente par la suite, si nous sommes amenées à travailler ensemble.

Elle acquiesça, un peu plus détendue.

— D'accord.

— Donc, mon collègue vous a parlé du poste, j'imagine. Il vous a dit ce que l'on attendait de vous en tant que stagiaire ?

Elle opina vigoureusement après avoir bu une gorgée de café qui, à en croire sa légère grimace, lui avait brûlé la langue.

— Oui, il m'a tout expliqué en détail.

— Et cela vous conviendrait ?

— En effet, mademoiselle Medel.

Je continuai de l'observer avec attention pour ne rien perdre de la moindre expression qui me donnerait un indice sur ses prétentions.

— Si je peux me permettre, mademoiselle Aslanov, je pense que je ne vous apprends rien en vous disant qu'avec vos qualifications et votre expérience, vous pourriez avoir un poste bien plus gratifiant que celui-ci, alors...



— Je voudrais travailler avec vous, comme je l’ai dit à votre collègue, mademoiselle, m’interrompit-elle doucement. Ayant des origines russes, j’ai commencé à m’intéresser à l’art de ce pays quand j’étais petite, et je dois dire que vos articles ont attiré mon attention. C’est votre façon d’écrire, je pense.

« *On y est* », pensai-je, en plissant les yeux, incapable de cacher ma perplexité.

— Ce sera Thomas, votre supérieur, pas moi. Il se peut qu’on en vienne à travailler ensemble, mais ce sera aléatoire. D’autre part, j’ai du mal à imaginer que vous puissiez vouloir travailler avec quelqu’un que vous ne connaissez absolument pas pour la seule raison que vous aimez sa façon d’écrire. Vous pouvez développer ?

Elle eut un petit sourire et, à voir la façon dont ses yeux bleu-gris pétillèrent, je compris qu’elle s’était attendue à cette question.

— Ce n’est pas une simple façon d’écrire, mademoiselle. Je ne souhaiterais pas travailler avec n’importe quel journaliste qui écrirait bien et qui aurait une plume fluide, et ce, même s’il s’exprimait sur un sujet qui m’intrigue. C’est la manière dont vous vous appropriez l’œuvre que vous décrivez dans vos articles. Vous ne vous contentez pas de répertorier ou de faire une analyse historique de l’œuvre en question, comme le feraient la plupart des conservateurs – pardonnez ma franchise. Vous la rendez... vivante. Il y a même un forum où on en parle régulièrement.

— Excusez-moi, Yuna, vous dites... un forum ?

— Oui. Il doit y avoir une centaine de personnes inscrites dessus. Elles parlent de vos articles et font des recherches sur les histoires que vous racontez, pour être toujours surpris par l’exactitude de vos descriptions.

Je restai muette, encaissant le coup.

— Par exemple... continua-t-elle, faisant mine de ne pas remarquer mon étonnement, votre article « Vassili vs Vassily », où vous comparez deux grands peintres russes qui se sont fait connaître après la Première Guerre mondiale. Cela aurait très bien pu servir à un objet d’étude dans n’importe quelle classe d’histoire de l’art, et je pense que beaucoup ont eu la même idée, mais personne n’a su mettre en lumière leur génie comme vous, tout en les comparant et en mettant en avant leur différence.

Elle m’avait convaincue, malgré les énormes doutes que j’avais toujours eus concernant le travail que j’effectuais pour ce magazine.

## LES OMBRES DE DAMBREVILLE

Les paroles de ma mère m'indiquant que je perdais mon temps et que je n'aurais jamais les qualités d'un écrivain n'avaient cessé de tourner en boucle dans ma tête, à tel point que j'avais fini par la croire, et rien ni personne n'avait pu me convaincre du contraire.

À part Yuna.

Cette jeune fille de deux ans ma cadette, venue là pour exercer un travail qui ne lui rendait pas justice seulement parce que mes écrits avaient eu une influence sur elle. Je me sentis soudain étrange, comme si un voile s'était levé au creux de mon ventre. Un voile qui me pesait sans que je m'en rende compte car, pour la première fois depuis longtemps, je me sentis plus légère, et presque à ma place. Chose qui m'avait toujours fait défaut.

— Eh bien... continuai-je après avoir repris un peu contenance, je suis ravie de savoir que... j'ai réussi à toucher un public. Je dois vous avouer que je ne m'attendais pas à ça, Yuna.

Elle me sourit à nouveau, comme pour m'encourager à la croire. J'avais une forte envie de lui demander le nom de ce forum, mais je m'abstins. Le professionnalisme avant tout.

— Dans ce cas, on va passer aux choses sérieuses, déclarai-je en me levant et en me dirigeant vers la porte. Suivez-moi, je vais vous mettre à l'épreuve.

— À... à l'épreuve? demanda-t-elle en me suivant néanmoins d'un pas timide.

— Oui. Je me fiche de ce qui est écrit dans votre CV, je veux savoir ce que vous avez là-dedans, terminai-je en désignant sa tête. Allez, venez!

# CHAPITRE 5



## SIENNA

Je conduisis Yuna à travers les couloirs du premier étage jusqu'au rez-de-chaussée. À mesure que nous avançons, je laissais échapper quelques coups d'œil à la dérobée pour m'apercevoir à chaque fois qu'elle admirait tout ce qu'elle voyait avec un éclat dans les yeux.

Je me revis jeune, à peine âgée de huit ans, passant mes week-ends enfouie dans les nombreuses pièces remplies à ras bord d'antiquités poussiéreuses chez ma grand-mère. Je m'étais alors donné pour mission de toutes les connaître, de leur donner un nom, à défaut de savoir le vrai, et chaque fois j'étais surprise d'en découvrir de nouvelles, emmitouflées sous d'anciens draps qui sentaient la naphthaline.

Je me prenais sermon sur sermon à chaque fois, ainsi qu'un regard réprobateur et dégoûté de la part de ma mère lorsqu'elle me dénichait au milieu de ces vieilleries, sale et poussiéreuse. Mais d'une chose j'étais sûre, et ce, malgré toutes ces années passées : aucune remarque désobligeante, aucune claque, punition ou autre type de réprimande, ne m'avait jamais ôté l'éclat que j'avais dans le regard. Le même que je voyais chez Yuna. Je n'avais pas encore mis à l'épreuve ses connaissances, mais quelque part, j'avais déjà décidé de l'embaucher.



Après avoir traversé la salle dédiée à la Renaissance, nous débouchâmes dans une pièce rectangulaire, ornée d'une cinquantaine de tableaux, et au centre de laquelle plusieurs reliques étaient placées sur des socles, protégées par du verre. Je m'arrêtai sur le seuil et laissai Yuna avancer avec une exclamation d'admiration.

— Bien, Yuna, déclarai-je, après un moment de silence, puisque je sais que vous avez lu les articles que j'ai publiés, je vais donc laisser de côté toutes les questions que j'aurais pu vous poser au sujet des œuvres dont j'ai parlé dans le magazine, et vous interroger sur ce qui touche vraiment le cœur de l'art russe. Vous avez évoqué tout à l'heure Vassili Sourikov. Pouvez-vous m'indiquer quel tableau, ou quels tableaux au pluriel, ont été peints par lui ?

Comme je m'y attendais, et c'était là le premier réflexe de la plupart de ceux que j'avais mis à l'épreuve, son regard alla directement se poser en dessous des tableaux, là où habituellement, on dispose des écriteaux descriptifs ou des plaques avec le nom de l'artiste et de l'œuvre en question. Bien sûr, j'avais fait en sorte de tout enlever avant son arrivée.

Lorsqu'elle s'en aperçut, elle me lança un coup d'œil amusé et refit le tour de la salle avec une concentration non feinte. Son nom avait beau trahir ses origines russes, je me devais de m'assurer que ses connaissances n'étaient pas exagérées.

Elle ne mit pas longtemps à me les montrer du doigt : les trois tableaux de Vassili Sourikov.

Je souris intérieurement. Elle était douée, je ne pouvais clairement pas le nier. J'étais prête à rendre les armes, mais je continuai pour la forme, l'amenant à me parler d'Ivan Chichkine.

Finalement, je la plaçai face à la pièce maîtresse, au centre de la salle, celle autour de laquelle nous avions dû placer des cordons de sécurité, car les gens se jetaient dessus dès qu'ils la voyaient.

Au sourire qu'esquissa Yuna, je compris qu'elle n'y était pas non plus indifférente.

— Un œuf de Fabergé, murmura-t-elle dans un souffle, comme si elle avait peur de l'exposer à des microbes alors qu'il était protégé par une vitrine.

— Hmm, hmm, dis-je, avec moins d'entrain qu'elle, cela dit.

Son regard tomba sur l'écriteau.

— Vous avez oublié de l'enlever, celui-ci.

— Non, je n'ai pas oublié. Il ne sert à rien de l'enlever. N'importe qui prétendant travailler dans un musée saurait reconnaître un œuf de Fabergé. Vous ne pensiez pas que j'allais vous demander si vous saviez ce que c'était ?

Elle lâcha un petit rire.

— Ça aurait été une insulte, en effet.

— En revanche, j'aimerais que vous me disiez s'il s'agit d'un des « rares » œufs de Fabergé.

J'appuyai assez sur le terme « rare » pour lui faire comprendre ce que je sous-entendais. Pour moi, c'était une question facile, mais j'en avais vu qui s'y étaient cassé les dents. Ses yeux papillonnèrent un long moment en direction de l'œuf, puis de moi, puis de l'œuf. Finalement, elle s'approcha autant que le cordon le lui permettait. À ce stade, je ne savais toujours pas si elle avait bien saisi le sens de ma question. Un simple « oui » ou « non » ne serait jamais suffisant.

Pendant qu'elle réfléchissait, je restai fixée sur son expression afin de ne rien laisser passer. Elle était concentrée, le petit pli entre ses sourcils s'intensifiait à mesure que ses pupilles se dilataient en analysant avec un sérieux que j'approuvais.

— Non, dit-elle au bout de deux longues minutes de silence.

— Non, quoi ?

— Il ne s'agit pas d'un des « rares » œufs de Fabergé, m'annonça-t-elle en se redressant et en me regardant droit dans les yeux. Ces « rares » œufs dont vous parlez font référence aux œufs qui ont été fabriqués spécialement pour la famille impériale de Russie.

Je hochai la tête.

— En effet. Combien y en avait-il ?

Là, je la vis flancher, et je sus qu'elle n'aurait pas la réponse. Je connaissais ce regard vague, presque implorant.

— Une soixantaine ? Je dois admettre que je n'en suis pas sûre.

— Rien de grave. Il y en a cinquante-deux en tout, d'après ce qu'on a pu en déduire de l'Histoire et des témoignages à travers le temps. On n'en a retrouvé que quarante-deux. La probabilité que celui-ci soit l'un des dix qui ont été perdus est quasi nulle.

## LADY RAVEN

— S'il s'était agi d'un œuf «rare», le musée ne désemplirait pas, déclara-t-elle avec raison.

— La passion pour les œufs de Fabergé n'est pas un mythe. Ceux que la famille impériale a commandés à Karl Fabergé en personne valent des millions. Il en existe bien d'autres, à des prix raisonnables, mais ce n'est pas pareil. Ce ne sera jamais pareil.

Elle m'observait avec de grands yeux subjugués. L'histoire de l'art était un vaste domaine, et j'avais conscience que tous les conservateurs ne savaient pas spécialement de mémoire où se trouvaient tous ces œufs.

— Bien, conclus-je finalement en lui offrant un sourire. Tu es embauchée, Yuna. Tu commenceras lundi, à 9 heures.

# CHAPITRE 6



## SIENNA

Durant les trois semaines qui suivirent, je tins Yuna à l'œil tandis qu'elle prenait ses marques dans le musée. Thomas lui avait attribué quelques tâches peu stimulantes dès les premiers jours, comme vérifier la température de la réserve, la documentation ou faire quelques travaux de recherche pour étoffer les descriptions sur les écriteaux. Des tâches de stagiaire, comme il le disait – et c'était le cas – mais connaissant le potentiel de Yuna, je lui suggérai de la mettre sur des activités plus complexes. Elle se vit donc, au bout d'une semaine, en charge de la documentation des nouvelles œuvres qui arrivaient dans le musée et de la rédaction d'un bref exposé, lequel serait utilisé comme outil de médiation.

Thomas restait son supérieur et c'était à lui qu'elle rendait des comptes, mais elle devait parfois passer par moi pour transmettre les informations essentielles.

J'avais pu m'apercevoir au fil du temps qu'elle était soignée et efficace dans ses tâches, et même si elle ne travaillait pas sous ma supervision directe, elle trouvait parfois du temps pour me questionner sur mes articles.



Au fur et à mesure qu'elle m'interrogeait et que je parlais sans fard de ce travail de pigiste, qui était plus un hobby qu'un travail, je me rendis compte que j'avais développé une réelle passion pour l'écriture de ces articles. Une passion qui avait dépassé celle que m'avait procurée mon travail comme conservatrice.

Et ce fut à la suite de cette révélation que je compris que Yuna cherchait à me cerner avec la même application que je le faisais avec elle. J'avais déjà la certitude qu'elle était plus intelligente qu'elle ne voulait le laisser paraître, ce qui confortait l'opinion que nous nous étions faite, Thomas et moi, concernant sa place de stagiaire. Mais cela allait au-delà de ses connaissances sur la Russie ; elle était futée et vive d'esprit. Par moments, j'avais l'impression d'être autant un objet d'étude à ses yeux que les œuvres qui nous entouraient. J'avais eu l'intention d'attendre la fin de sa période d'essai pour me faire une idée plus concrète, mais ce ne fut pas nécessaire. L'humeur régulière et uniformément joyeuse de Yuna commença à changer après le premier mois. Toujours assidue et efficace au boulot, quelque chose s'était éteint dans son regard. Il n'y avait plus cet éclat que je lui avais découvert, au début. Elle restait tout de même courtoise, mais à cela s'ajoutaient également de nombreux oublis, des retards et des maladroites. Je n'attendis pas que la chose empire pour la convoquer dans mon bureau, un vendredi en fin de journée, afin d'en discuter.

Lorsqu'elle arriva, j'étais installée sur mon petit canapé, face à la porte d'entrée de mon bureau, et lui fis signe de s'asseoir.

— Je voudrais te parler quelques minutes, Yuna, si ça ne te dérange pas.

Elle acquiesça en souriant timidement et s'assit avec, dans le regard, ce qui ressemblait fort à une légère appréhension. Craignait-elle que je la licencie ? J'avais eu beau tenter d'évaluer sa personnalité, elle gardait une part de mystère. Elle avait très bien réussi à s'intégrer à l'équipe et était appréciée de tout le monde, mais j'avais constaté qu'elle en savait davantage sur nous tous que nous n'en savions sur elle.

— Ai-je fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? demanda-t-elle, pour amorcer la conversation.

Je souris, retrouvant là sa façon de faire. Un pas vers l'autre, avant que l'autre ne le fasse vers elle. C'était une bonne technique pour éviter les questions.



— Non, Yuna, tu n'as rien fait de mal. Cependant, tu n'es pas dans ton assiette depuis un moment, et malgré les questions que Thomas ou Claire ou même Théo ont pu te poser, je sais que tu as toujours contourné le problème. Mais je ressens ton humeur et je n'aime pas quand un collègue broie du noir. Je sais que tu me diras que c'est personnel, que rien ne t'oblige à en parler, et tu as tout à fait raison. Je ne te demande rien, juste de prendre quelques jours pour régler ce qui, de toute évidence, te pèse. Il n'y aura aucune conséquence quant à la place que tu occupes ici, et je ne tiendrai pas compte de cette mauvaise passe lorsque je devrai faire un bilan à la fin de ton stage. Si tu as un problème de santé ou autre chose, n'importe quoi qui nécessite d'urgence que tu t'en occupes, dis-moi de combien de jours tu as besoin et on s'arrangera.

Je dus la surprendre avec ce discours tout droit sorti d'un livre de développement personnel, car elle se mit à fixer un point sur la table basse, l'air gênée.

— Je m'excuse si j'ai pu vous mettre mal à l'aise.

— Tu ne nous as pas mis mal à l'aise. Ce qui nous importe ici, c'est que tout le monde se sente bien. Toi compris, évidemment.

— C'est juste que...

Elle se tut, puis se mordit l'intérieur de la joue. Je la laissai prendre son temps, légèrement désemparée.

— Il y a quelque chose qui me préoccupe, reprit-elle après quelques instants de silence. Et je voudrais bien pouvoir prendre quelques jours pour m'en occuper. Car je sais que je ne serai pas tranquille, tant que je n'aurai pas... réglé ce problème.

— D'accord, conclus-je, pensant qu'elle en avait terminé. Tu veux prendre une semaine de congés?

— Ça n'arrangerait pas les choses.

Cette fois, je baissai les bras. Je ne comprenais pas où elle voulait en venir.

— Mademoiselle Medel, j'ai... Mon arrière-grand-mère est décédée, il y a quelque temps...

— Mince... Euh... Je suis désolée, Yuna. Je ne sais pas quoi dire.

Et c'était la réalité. Je ressentis soudain un poids sur l'estomac. Ma mère n'ayant jamais été très maternelle avec moi, je ne savais pas trouver les mots pour rassurer. J'allais ajouter quelque chose de maladroit quand elle m'arrêta avec un léger sourire :

## LADY RAVEN

— Ne vous inquiétez pas, c'était il y a un moment déjà, ce n'est pas ce qui me tracasse.

— Oh! Alors... qu'est-ce qui te tracasse tant?

— Cette fichue énigme, marmonna-t-elle entre ses dents.

Je me redressai légèrement, craignant d'avoir mal compris.

— Pardon, Yuna, qu'est-ce que tu dis? Une énigme?

Elle laissa échapper un soupir.

— Je m'excuse de vous embêter avec ça.

— C'est moi qui t'ai posé la question, donc parle, n'aie pas peur.

— Eh bien, il y a quelques jours, j'ai reçu une boîte qui lui appartenait apparemment. À mon arrière-grand-mère. Un avocat me l'a envoyée avec une note, disant qu'elle souhaitait que cette boîte me revienne. Et qu'elle contenait mon histoire.

Je fronçai les sourcils.

— Ton histoire?

Elle acquiesça.

— Y a-t-il des secrets de famille dans ta lignée?

Elle secoua la tête.

— Non. Rien. J'ai questionné mes parents, j'ai analysé tous mes papiers et mon acte de naissance. Je n'ai pas été adoptée, je me souviens parfaitement de l'enfance que j'ai eue et de mes grands-parents. D'après ma mère, rien de transcendant n'est jamais arrivé dans notre famille pour que quoi que ce soit ait «une histoire».

Je pris une grande inspiration, surtout pour ne pas montrer l'étrange sensation qui venait de me parcourir. Une curiosité. Un besoin de savoir ce que cette boîte contenait et ce que ces mots signifiaient. Je pensai à l'interroger sur d'autres points, mais la connaissant, elle avait déjà dû faire le tour des questions les plus élémentaires. Et si malgré tout, elle butait sur le vrai fondement de l'acte de son aïeule, je doutais de pouvoir lui apporter des éclaircissements.

— Je comprends. Je pense que je serais dans une sorte d'état entre la transe et l'exaspération si on m'avait laissé ce genre d'héritage. Mais connaissant ma famille, je sais que ça n'arrivera jamais. Je suis tranquille de ce côté-là.

Yuna me sourit, mais son tracas n'avait pas quitté ses yeux.

— Est-ce que c'est si important pour toi? repris-je. As-tu pensé à laisser cette boîte de côté et à ne plus y penser?

C'était là le seul conseil sensé que je trouvai à lui donner, car à sa place, jamais, ô grand jamais, je n'aurais envisagé de mettre une énigme qui me concernait de côté.

— Impossible. Il faut que je découvre ce que ça veut dire.

J'acquiesçai.

— D'accord. Dans ce cas, Yuna, fais comme tu le sens. Et rappelle-toi que tu peux prendre un peu de temps pour toi.

Elle garda le silence, les yeux baissés sur ses doigts qu'elle entortillait, nerveuse.

— Est-ce que... est-ce que ça vous dérangerait de jeter un œil à cette boîte, mademoiselle Medel? Ce sont des antiquités, mais comme vous êtes une experte, peut-être que vous pourriez me mettre sur une piste?

Elle me lança un regard de supplique, et soudain le mystère qu'elle avait constitué pendant un mois à mes yeux se révéla. Yuna ne souhaitait pas faire un stage parce qu'elle admirait ma façon d'écrire. Elle souhaitait que je l'aide, depuis le début. Sans doute avais-je décortiqué quelque œuvre dans mes articles qui lui rappelait un objet que contenait cette boîte. Quoi qu'il en soit, elle avait perçu en moi quelque chose qui pourrait l'aider dans sa quête, et c'était là la vraie raison de sa présence ici.

Je me laissai tomber contre le dossier de la banquette, avec un sourire. Je devais admettre qu'elle avait bien joué son coup. Est-ce que je pouvais considérer sa manœuvre comme de la manipulation? Non. Je doutais fortement qu'elle eût de mauvaises intentions. Elle cherchait de l'aide, et elle avait fait ce qui lui semblait juste pour en trouver. Aurait-elle réussi à attirer mon attention en débarquant ici, sans présentation, pour me demander d'analyser une étrange boîte avec d'étranges objets qui la reliaient à son passé? Je savais que non. Je l'aurais gentiment renvoyée. Cependant, dans ce cas de figure, c'était différent. Je la connaissais à présent. Son histoire m'intéressait. Et elle savait que ça se passerait comme ça.

— D'accord. Je vais te donner mon adresse, tu n'auras qu'à m'apporter cette boîte demain...

— Inutile. Je l'ai avec moi.

Elle se leva d'un bond, se dirigea vers le porte-manteau près de l'entrée de mon bureau et attrapa son sac à dos avec précaution.

## LADY RAVEN

J'avais à peine esquissé un geste qu'elle retirait déjà un grand coffret de l'intérieur et le posait devant moi.

Une odeur familière m'assaillit ; celle de l'ancien, de la naphthaline, de l'Histoire même. Mon cœur battait à tout rompre, comme lorsqu'enfant, je trouvais une nouvelle antiquité chez ma grand-mère. Je ressentis à nouveau ce sentiment, mêlant excitation et appréhension. Je devais lui reconnaître ça, Yuna avait bien joué son coup. Elle m'avait ferrée.